
Accélération de l'histoire : un statut historiographique introuvable ?

Christian Delacroix



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1060>

DOI : 10.4000/elh.1060

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2016

Pagination : 67-75

ISBN : 978-2-271-09325-7

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Christian Delacroix, « Accélération de l'histoire : un statut historiographique introuvable ? », *Écrire l'histoire* [En ligne], 16 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1060> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1060>

Tous droits réservés

Accélération de l'histoire : un statut historiographique introuvable ?

«L'accélération de l'histoire» serait-elle redevenue une notion bonne à penser pour les historiens et, plus généralement, pour les sciences sociales¹? Si elle est questionnée et utilisée par certains historiens, la notion n'aurait cependant pas encore, comme le souligne Alexandre Escudier, été thématisée et «travaillée» au point de devenir un «concept déterminé» ou un «idéal-type aux vertus heuristiques²».

Une première difficulté pour la «mise en concept» de la notion, pour les historiens, tient sans doute à sa vulnérabilité empirique: contrairement à la thèse qui fait du phénomène d'accélération une caractéristique de la modernité, les périodes d'accélération de l'histoire et l'idée même de changement de «l'allure du temps» (pour reprendre une expression de Michelet citée par Daniel Halévy³) ne sont pas «nouvelles». Jean-Noël Jeanneney a développé ce point dans son livre *L'histoire va-t-elle plus vite? Variations sur un vertige*⁴.

La forte charge ethnocentrique de l'idée d'accélération de l'histoire qui caractériserait «notre modernité» par rapport à des sociétés sans «accélération» – voire «sans histoire» – ajoute encore à cette vulnérabilité empirique. Contre une substantialisation de l'opposition entre «sociétés chaudes» à histoire cumulative, «acquisitive» et «progressive», et «sociétés froides» «sans» histoire et stationnaires, c'est Lévi-Strauss lui-même – auteur de cette différenciation – qui rappelle qu'aucune société n'échappe à l'histoire et que cette distinction n'est pas une «différence de nature», mais «se réfère aux attitudes subjectives que les sociétés adoptent vis-à-vis de l'histoire». Lévi-Strauss va même plus loin dans sa critique de l'évolutionnisme et de l'histoire telle qu'elle est conçue dans les sociétés occidentales quand il remarque dans *La Pensée sauvage* que l'équivalence postulée entre histoire et humanité (l'historicité constitutive de l'humain, en somme) est l'«ultime refuge d'un humanisme transcendantal»,

une manière de sauver en quelque sorte l'«illusion de la liberté⁵». La notion d'accélération de l'histoire tombe à l'évidence sous le coup de ces critiques de Lévi-Strauss.

Une autre difficulté tient à l'intrication des niveaux d'analyse auxquels la notion d'accélération de l'histoire peut être rapportée: elle ressortit à la fois à une démarche périodisatrice comme critère d'époque (la modernité) et à une thématisation, voire une théorie du temps historique. Il y a par conséquent une vraie difficulté à faire la part, d'un point de vue analytique, entre les usages empiriques «faibles» de la notion (description de réalités temporelles, critère de périodisation) et ses usages relevant de niveaux plus «spéculatifs» (théories de la modernité et du temps historique, histoire universelle, philosophie de l'histoire) où peut toujours rôder le spectre de la complaisance envers la «linéarité téléologique». L'entrecroisement non stabilisé de ces niveaux d'analyse explique peut-être les usages lâches, voire complaisants de la notion, qui peut même devenir un cliché tenant lieu de philosophie de l'histoire par temps désorienté.

Parmi les autres contraintes qui pèsent sur ce travail de «mise en concept», il y a celle, épistémique, de sa mise en tension entre une acception objective (entendant rendre compte d'une réalité fondamentale du temps historique) et une acception subjective (la perception sociale de ce temps historique), et ce même s'il ne s'agit là que d'une n-ième déclinaison d'un «vieux» dualisme théorique en

sciences sociales, celui qui distingue et oppose les démarches objectivistes et les démarches subjectivistes, et que de nombreux auteurs ont si souvent voulu «dépasser».

Plus difficile encore peut-être à gérer théoriquement, il y a ce parfum de «philosophie de l'histoire» que transporte la notion et qui ne peut qu'alimenter une tradition historienne de méfiance «disciplinaire», encore renforcée par les nombreuses critiques des arrangements récurrents de la discipline historique avec le continuisme et la téléologie⁶.

L'indétermination relative du statut théorique de la notion ou, à tout le moins, les difficultés à fixer ce statut signalent-elles autre chose qu'un manque de travail d'élucidation de la part des historiens? Ne seraient-elles pas, au contraire, la condition nécessaire de ses usages historiens? Ce nouveau décalage nous déporte du côté du «noyau ontologique» temporel de l'identité historienne (les phénomènes sont *par nature* historiques), qui n'est peut-être qu'une déclinaison fruste de l'historisme. Si l'on ajoute à ces glissements progressifs et intriqués de la conceptualisation l'enjeu éthique et politique redevenu d'actualité autour du mélange d'attente et d'inquiétude suscité par le phénomène contemporain d'«accélération de l'accélération», la notion parcourt alors tout le spectre des niveaux d'analyse d'une théorie de l'histoire entendue comme théorie de l'expérience historique.

De quoi la notion d'accélération de l'histoire est-elle donc, pour les historiens, le nom?

Le verrou braudélien

En thématissant, de manière certes téléologique, l'idée d'allure, de rythme du temps historique, la notion d'accélération de l'histoire n'est pas incompatible avec l'idée de différentiel d'accélération; Hartmut Rosa parle par exemple, pour la période récente, de «poussée d'accélération unique dans l'histoire de l'humanité». Et après tout, cette idée de rythme différentiel, de vitesse historique différente des phénomènes, c'est le fond de la célèbre tripartition des temporalités proposée par Fernand Braudel, qui distingue le temps très lent, géographique, des rapports de l'homme et du milieu et des civilisations (la longue durée), le temps de vitesse «moyenne» des conjonctures économiques (le «récitatif de la conjoncture») et le temps des hommes, des événements politiques, «à oscillations brèves, rapides, nerveuses».

Mais la notion de rythme chez Braudel n'induit aucune téléologie, et la hiérarchie des durées, le privilège accordé, pour l'explication historique, à la longue durée et la disqualification de la «superficialité» du temps court et «rapide» invalident le caractère généralisateur et «orienté» de l'idée d'accélération de l'histoire. Cependant, à l'encontre des sociologues, tel Gurvitch, qui pluralisent

à l'envi le temps en temps sociaux multiples, Braudel réaffirme haut et fort l'unité du temps de l'histoire, temps «mathématique et démiurge», «réalité violente» qui contraint le travail de l'historien. Les trois durées qu'il distingue, longue durée, conjoncture, événement, «s'emboîtent sans difficulté, car tous se mesurent à une même échelle⁷». Braudel peut bien reconnaître – sans s'y arrêter – l'accélération de l'histoire (politique), mais son modèle des durées hiérarchisées, emboîtées et en décalage de vitesse les unes par rapport aux autres non seulement interdit toute forme de téléologie englobante, mais aussi, pour les historiens, disqualifie *de facto* le privilège accordée à l'étude des «microrhythmes sociaux⁸» chers aux sociologues. Il reste cependant un point aveugle chez Braudel concernant «l'emboîtement» quasi «spontané» des durées, qui est également celui du continu et du discontinu; la notion d'accélération de l'histoire, avec sa charge de continuité et d'homogénéité, permettrait-elle de contourner ce trou noir du modèle braudélien du temps historique?

Quels usages les historiens font-ils donc de la notion d'accélération de l'histoire?

Accélération de l'histoire et modernité, la preuve par Koselleck

Le premier usage de la notion que j'examinerai est périodisateur, épochal. L'accélération de l'histoire serait une des caractéristiques centrales de la moder-

nalité⁹, mesurée empiriquement dans des domaines divers (transports, communications, production, structures sociales, circulation des idées...), que les deux

phénomènes de la Révolution française et de la révolution industrielle métaphorisent grossièrement mais commodément. Pour Hartmut Rosa¹⁰, l'accélération toucherait trois types de phénomènes liés : l'accélération des processus techniques, tels les transports, les communications, la production (celle que privilégiait déjà Raymond Aron dans ses remarques critiques à Daniel Halévy¹¹), l'accélération des changements sociaux et celle des rythmes de vie : « Les structures matérielles, sociales et culturelles sont prises dans un processus accéléré de mutation¹². » Une telle analyse « concrète », qui accumule les preuves matérielles de l'accélération et éventuellement les hiérarchise et les met chronologiquement en ordre, a indéniablement une visée cognitive, de nature je dirai sociologique.

Elle ne peut cependant (et généralement n'entend pas) se suffire théoriquement à elle-même : elle suppose un point de vue sur le temps et son « organisation » qui ressortit à une théorie du temps historique peu ou prou imprégnée de l'idée de progrès.

Une première figure de l'entremêlement des niveaux d'analyse conjoint celui de la description empirique, sociologisante, d'une époque, d'un moment, d'une conjoncture historique, et celui, de rang supérieur, d'une théorie de la modernité.

Ce sont les travaux de Reinhart Koselleck qui constituent une référence privilégiée pour l'analyse de niveau théorique supérieur du lien entre accélération et modernité. Koselleck rapporte en effet l'accélération (celle des dynamiques politiques et celle des progrès matériels) à un changement fondamental de l'expérience historique entre 1750

et 1850, marqué par la « temporalisation de l'histoire » et par l'avènement du concept moderne d'histoire, « collectif singulier » sans objet, histoire « en soi et pour soi » et concept réflexif et d'action¹³. Je propose un détour par le commentaire que fait Paul Ricœur des analyses de Koselleck pour essayer de mieux cerner le statut, pour l'historien, du thème de l'accélération de l'histoire. Pour analyser la dialectique entre les deux catégories métahistoriques de Koselleck, horizon d'attente et espace (ou champ) d'expérience¹⁴, Ricœur passe en revue les trois *topoi* qui caractérisent la conscience historique « moderne », celle que porte la philosophie des Lumières : « temps nouveaux, accélération de l'histoire et maîtrise de l'histoire¹⁵ ». Ricœur précise que ces *topoi* n'ont pas le même statut théorique que les catégories transcendantales d'horizon d'attente et d'espace d'expérience ; l'idée de l'accélération de l'histoire n'est alors qu'une des spécifications « empiriques » (Ricœur utilise le terme *investissements*) du rapport variable entre horizon d'attente et espace d'expérience. Le phénomène d'accélération et sa perception témoigneraient de l'écart croissant entre horizon d'attente et espace d'expérience caractéristique de la modernité. L'idée de l'accélération de l'histoire n'a pas, selon Ricœur, vocation à thématiser « directement » le temps historique et la temporalité de l'histoire.

Ce statut est cependant déplacé par Koselleck lui-même, qui avance que, si l'accélération « est une variante spécifique [du] progrès » considéré comme la « première catégorie temporelle intrinsèquement historique », avec tout ce qu'elle charrie de téléologie, elle « est plus qu'un simple changement, plus aussi que le simple progrès. Elle qualifie

une notion comme “le progrès de l’histoire” dont il n’a été possible de parler qu’après 1800¹⁶». La notion d’accélération est alors définie à la fois comme un concept d’expérience (empiriquement constatable par comparaison avec les événements passés) et, surtout, comme une catégorie d’attente, toujours disponible pour tous les «déplacements d’espérance¹⁷» possibles; elle acquiert ainsi

un statut «aux bords» d’une thématization générale du temps historique tout en restant «ancrée» dans une expérience du temps située, celle de la modernité ouverte après 1800.

Cet ancrage dans la grande thématique moderne du progrès ne leste-t-il pas la notion d’accélération de l’histoire d’un inévitable poids de linéarité téléologique?

Accélération de l’histoire et théories du temps historique et de l’historicité

On retrouve une visée «périodisatrice», «époque», dans les analyses de Pierre Nora. L’accélération de l’histoire définie comme «la disparition de plus en plus rapide de toute chose et l’entrée dans un futur de plus en plus incertain¹⁸» est un des critères, avec la mondialisation, la démocratisation et la mass-médiatisation, qui individualisent une conjoncture (celle qui s’ouvre à partir de la fin des années 1970), un présent historique caractérisé en premier lieu par le phénomène d’«explosion de la mémoire». Ces notions à spectre large (et relativement indéterminé), Nora les spécifie par leur mise en corrélation «sauvage» avec les changements économiques, sociaux et culturels qui affectent la France au milieu des années soixante, dont la «fin des paysans», qu’il qualifie de «mutilation sans retour» ou encore de «rupture identitaire¹⁹» en s’appuyant sur les analyses d’Henri Mendras dans *La Seconde Révolution française*²⁰. Chez Nora, le lien établi entre la notion d’accélération de l’histoire et l’analyse empirique des bouleversements sociaux et

culturels vaut pour donner une assise temporelle et matérielle à la disparition rapide de ce qu’il nomme les «sociétés-mémoires», les «idéologies-mémoires» et «l’histoire-mémoire».

Dans l’analyse fine et très dense qu’Alexandre Escudier donne du «sentiment d’accélération de l’histoire moderne²¹», en mobilisant particulièrement les travaux de Koselleck, dont il est un des meilleurs connaisseurs, je retiens que, comme Nora, il fait référence aux mutations de la «seconde Révolution française» décrites par Mendras. Ce sont ces changements objectifs qui provoquent le sentiment d’accélération de l’histoire, lequel acquiert ainsi une base matérielle.

La notion d’accélération de l’histoire servirait donc à nommer à la fois les réalités (économiques, sociales, culturelles...) du changement «accéléré» et leurs perceptions subjectives, dominées par l’incertitude. Chez Nora comme chez Escudier, la description sociologique ne semble pas agir en retour pour reconfigurer la notion.

Par contre, chez Nora, la thématization de la notion d’accélération de

l'histoire comme catégorie temporelle prend toute son ampleur quand elle sert à expliquer le « moment-mémoire » du dernier tiers du xx^e siècle en lien avec une réflexion très « koselleckienne » sur le présent comme catégorie cardinale de l'expérience temporelle, comme la « catégorie de notre compréhension de nous-mêmes » dans un moment où l'avenir est devenu imprévisible (« crise de l'avenir ») et le passé opaque, un passé dont nous serions irrémédiablement coupés. L'accélération de l'histoire brise « l'homogénéité du temps historique », met fin « à toute espèce de téléologie » et à la continuité entre passé, présent et futur ; c'est donc elle qui, en dernier ressort, « donne toute son actualité à la mémoire » et à « la tyrannie qu'elle impose²² », écrit Nora. Ce dernier semble là répondre à une critique récurrente portée à l'encontre de la notion d'accélération de l'histoire que résume Jean-Noël Jeanneney quand il constate qu'elle cède, comme l'idée de « fin de l'histoire », à l'illusion d'un temps linéaire dominant²³. C'est du même coup, pour Nora, une manière d'écarter le soupçon de proximité avec une forme quelconque de philosophie de l'histoire, voire d'histoire universelle²⁴. Il reste que l'idée même d'accélération se délie difficilement de celle d'un temps orienté et qu'elle induit une sorte de « synchronisme universel²⁵ » touchant uniformément les phénomènes.

Avec François Hartog, et toujours dans le sillage de Koselleck – mais plus explicitement que chez Nora –, un pas supplémentaire est fait en direction d'une théorie de l'historicité avec la notion de « régime d'historicité » entendue comme « rapport social au temps » et modalité d'agencement du passé, du présent et du futur²⁶. L'idée d'accélération y a sa

place : le « régime moderne d'historicité » (déterminé à partir des propositions de Koselleck) comporte, précise Hartog, une « double dimension d'accélération du temps et d'ouverture vers le futur²⁷ ». Ce sont la crise et la reconfiguration de ce régime d'historicité qui seraient à l'œuvre depuis 1989, et leur caractérisation nouvelle est résumée par Hartog par le terme de *présentisme*, qui veut désigner le surinvestissement du présent, très proche en cela de l'analyse de Nora. Que devient alors le phénomène de l'accélération de l'histoire si caractéristique du régime d'historicité « futuriste » de la modernité ? Le présentisme semble garder comme une de ses caractéristiques temporelles l'accélération, puisque en régime présentiste il n'y a plus, écrit Hartog, que des événements, « l'essentiel étant seulement d'y réagir le plus vite possible²⁸ ». Or le statut de la notion de présentisme reste incertain chez Hartog. De la même manière, le statut de celle d'accélération de l'histoire reste chez lui coïncé entre l'heuristique et l'ontologie, puisque est engagé un jugement de réalité sur notre époque, un statut hybride qui mêle la description d'une historicité « objective » et celle d'une historicité « subjective » (les manières de se représenter, de penser et de vivre le temps, particulièrement l'historiographie).

Alexandre Escudier tente de son côté de mieux caractériser le nouveau type de régime d'historicité contemporain (le « présentisme » d'Hartog) ouvert par la crise du régime moderne « futuriste » en le qualifiant d'« atéléologique détemporalisé²⁹ », pour signifier que l'accélération est désormais réduite à l'accélération technique et sociale, sans *telos*, c'est-à-dire sans buts moraux ou espérances de nature peu ou prou

eschatologique. Une accélération pour l'accélération en quelque sorte, qui vide la notion de sa dimension anthropologique d'attente, de projet et d'espérance, et la ramène au statut d'un constat de description empirique, sans ouverture vers l'action. Ce qui atteste de la grande vulnérabilité théorique (en termes de place dans une théorie de l'expérience historique) de la notion. C'est au regard et en creux de cette vulnérabilité qu'Escudier peut proposer une analyse critique des solutions de réenchantement politique du thème que sont les «stratégies contemporaines de décélération», des stratégies qui restent donc – négativement – dans l'espace de problématisation des diagnostics d'accélération. C'est précisément pour échapper à un temps accéléré «à vide», sans *telos*, sans projet, où l'écart croît entre champ d'expérience et horizon d'attente, un temps en crise marqué par l'autonomisation des «évolutions systémiques» et l'impuissance de la décision politique³⁰, que Ricœur propose de «rendre nos attentes plus déterminées et notre expérience plus indéterminée» afin d'échapper à la fois à la muséification du passé et à

«la séduction d'attentes purement utopiques» qui «désespèrent l'action». Il s'agit pour lui de retrouver les potentialités «inaccomplies, empêchées, voire massacrées» du passé, de le rendre vivant pour notre présent et, symétriquement, de rapprocher les horizons d'attente (le futur) du présent par des projets «à portée d'action³¹».

Le niveau politique et éthique du projet et de l'action semble constituer un terminus pour la réflexion sur l'accélération de l'histoire qui en éclaire rétroactivement les limites. Dans cette perspective, la question peut être: dans quelle mesure le sentiment d'accélération, même lié «mécaniquement» au phénomène objectif d'accélération, est-il un élément indispensable pour penser le temps désarticulé et vide de l'après-modernité? Cette interrogation perd sans doute de sa pertinence si l'on pense, avec Walter Benjamin, que le temps de la modernité est lui-même un temps homogène et vide, saturé par l'idéologie bourgeoise du progrès³². La notion d'accélération de l'histoire ne serait alors que l'indice de la difficile mais nécessaire *politisation* du temps par l'historien.

Notes

- 1 Hartmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps* [1^{re} éd., en allemand, 2005], trad. par Didier Renault, La Découverte, 2010; *Trivium*, n° 9, Alexandre ESCUDIER, Ingrid HOLTEY (dir.), *Vitesse et existence. La multiplicité des temps historiques*, 2011; dossier «Le monde à l'ère de la vitesse», *Esprit*, juin 2008.
- 2 Alexandre ESCUDIER, «Le sentiment d'accélération de l'histoire moderne: éléments pour une histoire», *Esprit*, juin 2008, p. 165.
- 3 Daniel HALÉVY, *Essai sur l'accélération de l'histoire* [1948], Éd. de Fallois, 2001, p. 142.

- 4 Jean-Noël JEANNENEY, *L'histoire va-t-elle plus vite? Variations sur un vertige*, Gallimard (Le Débat), 2001, p. 20-32.

- 5 Claude LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, Plon, 1962, p. 312.

- 6 La critique de référence du continuisme et de la notion de progrès en histoire reste celle de Walter BENJAMIN, «Sur le concept d'histoire» [1940], dans *Ceuvres III*, trad. Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Gallimard (Folio. Essais), 2000. Voir le commentaire qu'en fait Michael Löwy dans *Walter Benjamin*,

- avertissement d'incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire », PUF, 2001. Voir aussi les réflexions de Michel FOUCAULT sur la notion de discontinuité en histoire, notamment : « Sur l'archéologie des sciences. Réponse au cercle d'épistémologie », dans *Dits et Écrits*, Gallimard, 2001, t. 1. Plus récemment, la dénonciation des historiens cultivant le « petit lopin des continuités » est également un thème de prédilection chez Patrick BOUCHERON, « Défaire les continuités », entretien réalisé par Marielle Macé et Vincent Azoulay, *Critique*, n° 823, 2016, p. 1003-1015.*
- 7 Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales. E.S.C.*, vol. 13, n° 4, 1958, p. 725-753. Concernant le débat entre Fernand Braudel et Georges Gurvitch sur les temps sociaux, voir Alain MAILLARD, « Les temps de l'historien et du sociologue. Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 119, 2005, p. 197-222.
- 8 Jean-Claude SCHMITT défend de son côté qu'il n'y a pas d'opposition entre la démarche « classique » d'étude des rythmes de l'histoire, de ses cycles et de ses phases, et l'étude de l'infinie diversité des rythmes sociaux qu'il privilégie (« Histoire des rythmes. Des rythmes dans l'histoire aux rythmes de l'histoire? », *Rhuthmos*, 14 janv. 2013, <rhuthmos.eu/spip.php?article734>, cons. 28 févr. 2016). Sur la notion de rythme, voir également Pascal MICHON, « Sommes-nous en train d'assister à l'émergence d'un nouveau paradigme scientifique : le paradigme rythmique? », *Rhuthmos*, 6 déc. 2011, <rhuthmos.eu/spip.php?article342>, cons. 28 févr. 2016.
- 9 La modernité est une notion insaisissable, en constante redéfinition, multiforme, voire confuse, qui n'est attachée à aucune discipline précise et qui vaut surtout dans son usage antonyme à la tradition; une littérature immense lui est consacrée... En histoire, pour l'historiographie française, les « Temps modernes » font partie des quatre « vieilles » périodes canoniques; ils débutent à la fin du xv^e siècle pour s'achever en 1789. Ces découpages académiques et scolaires ont fait l'objet de nombreuses remises en cause... Sur ces questions de périodisation, voir la revue *Atala*, n° 17, *Découper le temps. Actualité de la périodisation en histoire*, 2014.
- 10 Hartmut ROSA, Johann CHAPOUTOT, « Mouvement historique et histoire suspendue. Le rapport du changement social et de l'expérience de l'histoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 117, 2013, p. 91-92.
- 11 Raymond ARON, « L'histoire va-t-elle plus vite? », émission de la *Tribune de Paris*, 5 oct. 1946, réunissant Daniel Halévy, Raymond Aron, Émile Damas, Albert Bayet et le R. P. Daniélou, dans Daniel HALÉVY, *op. cit.*, p. 147, 155.
- 12 Hartmut ROSA, Johann CHAPOUTOT, *art. cit.*, p. 98.
- 13 Pour approfondir ces points, voir Reinhart KOSELLECK, « Le concept d'histoire », dans *L'Expérience de l'histoire*, trad. de l'allemand par Alexandre Escudier avec la collab. de Diane Meur, Marie-Claire Hoock et Jochen Hoock, Gallimard / Éd. du Seuil (Hautes Études), 1997, p. 15-99; et l'article très dense d'Alexandre ESCUDIER : « "Temporalisation" et modernité politique : penser avec Koselleck », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 64, n° 6, 2009, p. 1269-1301.
- 14 Concernant ce couple de catégories désormais sollicité et utilisé par de nombreux historiens, voir Reinhart KOSELLECK, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Éd. de l'EHESS, 1990, p. 307-329.
- 15 Paul RICŒUR, *Temps et Récit*, t. 3, *Le Temps raconté*, Éd. du Seuil (Points. Essais), 1991, p. 383.
- 16 Reinhart KOSELLECK, « Y a-t-il une accélération de l'histoire? », *Trivium*, n° 9, 2011, <trivium.revues.org/4079>, cons. 28 févr. 2016.
- 17 L'expression est de Daniel HALÉVY, *op. cit.*, p. 154.
- 18 Pierre NORA, « Les trois pôles de la conscience historique contemporaine », introduction à *Présent, nation, mémoire*, Gallimard, 2011, p. 25.
- 19 *Id.*, « Les avatars de l'identité française », *Le Débat*, n° 159, 2010, p. 4-20.
- 20 Henri MENDRAS, *La Seconde Révolution française (1965-1984)* [1988], nouv. éd. refondue et mise à jour, Gallimard (Folio. Essais), 1994.
- 21 Alexandre ESCUDIER, « Le sentiment d'accélération de l'histoire moderne... », *art. cit.*

- 22 Pierre NORA, « Pour une histoire au second degré », *Le Débat*, n° 122, 2002, p. 24-31.
- 23 Jean-Noël JEANNENEY, *op. cit.*, p. 60-62.
- 24 Daniel HALÉVY (*op. cit.*, p. 11) s'est défendu d'avoir fait dans son essai de 1948 une histoire universelle, mais il reconnaît cependant comme « digne d'être tentée » une « histoire universelle racontée en fonction du temps ».
- 25 Olivier REMAUD, « Petite philosophie de l'accélération de l'Histoire », *Esprit*, juin 2008, p. 144.
- 26 François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Éd. du Seuil, 2003; Christian DELACROIX, « Généalogie d'une notion », dans Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA, *Historicités*, La Découverte, 2009, p. 29-45; Gérard LENCLUD, « Traversées dans le temps », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 61, n° 5, 2006, p. 1053-1084.
- 27 François HARTOG, « Présentisme et émancipation », entretien réalisé par Sophie Wahnich et Pierre Zaoui, *Vacarme*, n° 53, 2010, p. 16.
- 28 *Ibid.*, p. 18.
- 29 Alexandre ESCUDIER, « "Temporalisation" et modernité politique... », *art. cit.*, p. 1283. Hartmut Rosa (Hartmut ROSA, Johann CHAPOUTOT, *art. cit.*, p. 98) exprime une idée proche concernant le temps de ce qu'il nomme « modernité tardive » en parlant d'un « temps historique qui est à la fois temporalisé et atemporel, car la séquence, le rythme et la durée des changements ont certes pour lieu le temps, mais nous sommes désormais dépourvus d'un quelconque séquençage ou schème interprétatif de l'histoire ».
- 30 Sur cette caractérisation, voir Hartmut ROSA, Johann CHAPOUTOT, *art. cit.*, p. 104.
- 31 Paul RICŒUR, *op. cit.*, p. 389-390.
- 32 Walter BENJAMIN, *art. cit.*